

L'attaque se livra le long de l'Aisne, sur un front de trente-cinq milles, en face de Soissons et de Reims. Un bombardement d'artillerie d'une violence inouïe commença à une heure du matin, le 27 mai, et dura deux heures et demie. Précédées par le barrage ordinaire d'obus à gaz et à mitraille, les troupes de choc allemandes, accompagnées de nombreux chars d'assauts, balayèrent la première ligne de tranchées. Elles obtinrent leurs plus grands succès sur une partie de la ligne à l'ouest de Craonne, où les défenseurs furent contraints de traverser l'Aisne, puis la Vesle, et presque annihilés. Quatre divisions britanniques, rudement éprouvées par les combats qu'elles avaient soutenus ailleurs, et envoyées dans ce secteur pour s'y remettre de leurs fatigues, furent obligées de battre en retraite dans la direction de Reims. Les Allemands continuèrent à s'avancer, contraignant les Français à traverser la Marne; sur la rive gauche de cette rivière, ceux-ci organisèrent une nouvelle position, qu'ils défendirent avec opiniâtreté. Dans le voisinage de Soissons et de Reims, les attaques des Allemands n'avaient eu que peu de succès. En moins d'une semaine, cette offensive s'était amollie, puis arrêtée. Elle avait cependant eu des conséquences encore plus graves que les précédentes, car elle avait créée une large "poche" dans le front français, s'étendant de l'Aisne à la Marne, et rapproché l'ennemi de Paris. La situation était devenue véritablement grave pour les Alliés.

Instruits par leurs coûteuses expériences, en essayant de résister à ces chocs formidables sur leur première ligne et en amenant des troupes de soutien à travers un feu de barrage qui les décimait, les chefs militaires alliés décidèrent d'adopter une méthode de "défense élastique" qui avait été déjà pratiquée avec succès par l'ennemi en différentes occasions. Des instructions furent en conséquence transmises aux commandants des armées, leur recommandant de ne plus conserver à tout prix leurs positions de première ligne comme précédemment, mais de se retirer sur une principale ligne de résistance, à une distance considérable vers l'arrière, méthode qui devait soustraire leurs troupes aux grandes pertes qu'elles subissaient par les effets des obus à gaz et des tirs de barrage. C'était en quelque sorte un retour à l'ancienne doctrine, qui faisait de la ligne de soutien la ligne de résistance. Le 9 juin, les Allemands déclanchèrent une autre attaque sur un front de vingt milles, entre Noyon et Montdidier, se précipitant en grande force sur les deux rives de l'Oise, dans la direction de Compiègne. Ils pénétrèrent dans la position française jusqu'à une profondeur de trois milles et augmentèrent leurs gains le lendemain. Les Français se retirèrent graduellement sur leur principale ligne de résistance parmi les collines, au sud de la rivière Matz. L'intention évidente des Allemands, à ce moment, était de souder ensemble les deux saillants qu'ils avaient précédemment créés et de constituer ainsi une nouvelle base d'opérations, de laquelle ils auraient pu bombarder efficacement Paris et rendre cette grande cité inhabitable. Mais ils ne réussirent pas à vaincre la valeureuse résistance de leurs adversaires, quoiqu'ils employèrent quarante divisions à cette opération, lesquelles souffrirent des pertes énormes. Le 18 juin, une autre offensive fut déclanchée dans le voisinage de Reims, mais elle échoua avec de grandes pertes. A ce moment les